

Une grande pièce blanche, presque vide

Denise Desautels

Volume 41, numéro 6 (246), décembre 1999

La chambre des poètes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32619ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desautels, D. (1999). Une grande pièce blanche, presque vide. *Liberté*, 41(6), 29–33.

DENISE DESAUTELS

UNE GRANDE PIÈCE BLANCHE, PRESQUE VIDE

Je m'installe à ma table d'écriture, et j'espère chaque fois — peu importe la nature du texte à écrire — qu'un beau hasard viendra surprendre ma langue et mon imaginaire, les déplacer légèrement, permettre au bout du compte le jaillissement de quelque chose d'inédit. J'attends chaque fois qu'un événement — film, tableau, livre, phrase — ouvre une éclaircie. J'attends chaque fois d'être bousculée d'une manière ou d'une autre, forcée en quelque sorte de réagir en tenant compte de l'événement qui n'aura peut-être rien de fortuit. « Que de choses ressemblent à ce qu'on cherche quand on cherche quelque chose », écrivait Peter Handke dans *L'Histoire du crayon*.

Au moment où je commence ce texte sur cette « *chambre à soi des poètes* », je reçois en cadeau d'anniversaire — hasard ou nécessité ? — *Douze petits mois* de Marie Rouanet. L'amie offre le livre sans rien savoir du texte à venir, elle l'offre en toute complicité. Et la complicité, ici, donnera libre cours à la coïncidence qui, à son tour, viendra secouer et la pensée, et les mots. À la page 36, je lis ceci :

J'ai amassé comme tout un chacun un désordre immense, insupportable. Entre ce désordre et les objets

qui m'entourent, vestiges hétéroclites et incomplets
d'un vécu, quel rapport ? [...]

J'écris, j'explique et je mets de l'ordre et je propose des
déchiffrements pour les restes. Quelle tentation alors
de se donner le beau rôle, de transformer l'anarchie en
pistes logiques et montantes.

Désordre et ordre — des mots lourds de conséquence — s'imposent alors, m'obligeant à l'aveu. Avec le temps, plus mon écriture s'est épurée, plus mon lieu de travail s'est encombré d'objets de toutes sortes : lampes de bureau, tables, étagères, coffre et classeur, meuble pour micro-ordinateur, clavier, disquettes et imprimante, livres et dictionnaires, cahiers divers, carnets de projets, lettres, stylos, crayons, gommes, règles, mais aussi œuvres d'art (*Shirt Four* et *Notes*, de Betty Goodwin ; *Games*, de Michel Goulet ; *Red Wood Boat on Stand*, de Sylvain P. Cousineau ; *Tintement*, d'Angela Grauerholz ; deux *Sans titre*, de Sylvie Blocher), mais aussi angelots de plâtre, de bois, de céramique, de métal — collection commencée à la parution du *Saut de l'ange* —, bibelots variés (éléphant de marbre, ourson velouté, œuf de granit, boule de quartz, masque de Venise, lampe de poche, papillotes de verre, champignon de jade, timbres poétiques et artistiques, porte-timbres, tampon encreur, pipe, cactus en caoutchouc, chalet suisse musical miniature — cadeau de l'éditeur de *Signe discret* —, fer à cheval, photographies intimes, etc.) et, dans le grand placard derrière la porte refermée, des boîtes et des boîtes de manuscrits, de lettres, de souvenirs proches et lointains, et des cartons à dessins, à gravures, et des tableaux soigneusement rangés parce qu'il n'y a plus de place nulle part, que le lieu de travail rapetisse de jour en jour, que la maison tout entière rapetisse, pressée de toutes parts par les étagères de livres, les disques, les cassettes, les objets d'art, les plantes vertes et les multiples

coussins-lits de Léo, le chat, à la fois attendrissant et envahissant.

Dans *Ce fauve, le bonheur*, récit marqué par des événements autobiographiques, la narratrice revenant vers son lieu d'enfance dira :

Ni tableaux, ni plantes, ni chats.

Rien ne vient encombrer un lieu déjà sursaturé de corps et de souvenirs.

Depuis la mort de mon père nous vivons à plusieurs dans le plus grand dépouillement. Un appartement de quatre pièces où notre vie n'est qu'ordre et propreté.

Ai-je voulu dans ce récit, par le biais d'une narratrice face à laquelle j'éprouve aujourd'hui une étrangeté familière, « propose[r] des déchiffrements pour les restes » et, par le fait même, justifier mon encombrement actuel ? Lui donner un sens à partir d'un vide trop ordonné, rempli uniquement par les corps et les souvenirs ? Ai-je voulu me rassurer en refaisant, dans une clarté bricolée, le trajet d'une mélancolie inguérissable ? Écrire : je viens de là, de cet ordre extrême et de ce dépouillement quasi janséniste, et *tout naturellement* je m'entoure, me nourris, m'encombre aujourd'hui d'objets divers pour affronter en écriture — combattre à armes égales — tant de deuils empilés.

Oui, la tentation est forte : « transformer l'anarchie en pistes logiques et montantes » dans une chambre à moi toute seule — dont j'ai tant rêvé autrefois —, une chambre fermée où nulle tête ne se penche pour lire par-dessus mon épaule, où nul regard ne me poursuit quand je lève les yeux (je serais incapable d'écrire dans un café ou dans un parc autre chose que des cartes postales) et que mon propre regard erre parmi les objets et les souvenirs. Oui, la tentation est forte. Archéologue aux prises avec les strates de ma mémoire et celles de la mémoire du monde,

tous ces regards intériorisés, ces âmes voyageuses, ces douleurs, ces cris, ces mots, ces phrases informes, je vagabonde seule dans une toute petite chambre fermée où l'encombrement extérieur est parfaitement justifié par un double désir : combler un vide ancien et affronter sans peur un trop-plein de mémoire. J'y vagabonde seule mais doublement chargée, appesantie, en rêvant d'alchimie.

Or, cette tentative de justification ne règle rien, je le sais, ne répond surtout pas aux exigences de mon vrai désir. Je rêve souvent d'une grande pièce blanche, presque vide, dans laquelle la lumière seule entrant par mille fenêtres envahirait tout l'espace entre la table, le fauteuil et quelques dictionnaires. Je rêve de vide et de lumière. Or, je rêve, le verbe est bien choisi. Car comment arriver à se dépouiller à ce point, à dire « c'est trop, c'est fini », à dire « je donne tout ou je jette tout », à dire « je recommence à zéro », à envisager le futur autrement, dans une totale et immense blancheur, quand on n'a pas appris à faire le deuil de qui ou de quoi que ce soit ? Mes obsessions d'écrivaine ne sont jamais bien loin, elles me pourchassent, m'épient sans cesse et stoppent mon geste fou au moment où la tentation du vide se fait trop pressante. Ainsi la grande pièce blanche aux mille fenêtres, presque vide, attendra-t-elle — parmi d'autres rêves — que l'écriture et la vie permettent enfin aux innombrables deuils de se faire...

Je n'ai aucun talent pour les révolutions. Seule, la lenteur m'intéresse. Dans ce lieu de travail encombré d'objets de toutes sortes, ce n'est plus vraiment l'espace qui me préoccupe mais le temps. Dans *L'Histoire du crayon*, Handke dit encore : « Avec le temps, je suis devenu un écrivain de part en part, parce qu'en écrivant je me ralentis (le ralentissement est un déploiement). » C'est sur lui — le temps — que je me penche, observant les secondes, épinglées sur mes pages d'écriture comme des mouches ou des papillons. Des secondes de désir, de

passion, de peur, de silence, de repli, de violence, de mort, d'histoire. J'essaie de comprendre leur présent, de prévoir leur futur, mes mots toujours aux prises avec une mémoire qu'on pourrait croire installée à demeure, mémoire noircissant présent et futur, mémoire aux multiples métamorphoses.

Or, cette ultime tentative de justification ne règle sans doute rien...